

A propos de certaines épenthèses en Sarde*

Franck Floricic**

L'objet de cet article est de soumettre à l'analyse un certain nombre de formes qui en sarde présentent une consonne épenthétique. On essaiera de montrer que ces formes résultent de cheminements et d'évolutions parfois distincts dans lesquels certaines 'contraintes' prennent part d'une manière variable. On attirera en particulier l'attention sur les phénomènes de figement qui en relation avec la problématique de la fréquence donnent lieu à des réanalyses. On attirera également l'attention sur le rôle de la troisième personne du singulier dans la morphologie verbale et sur son incidence dans les phénomènes de restructuration paradigmatique : on fera l'hypothèse que certaines des épenthèses dont il sera question sont au moins en partie liées à la pression paradigmatique induite par les formes de troisième personne du singulier.

The aim of this paper is to analyse certain forms in Sardinian which have an epenthetic consonant. We shall suggest that these forms are the result of various paths and evolutions in which certain 'constraints' exert different degrees of influence in various ways. We shall draw attention to fossilization phenomena which, together with frequency effects, give rise to reanalyses. Attention will also be paid to the function of the third person singular in verbal morphology and its consequences for paradigmatic restructuring phenomena: the hypothesis put forward is that at least some of the epentheses discussed are linked to the paradigmatic pressure induced by the third person singular forms.

* Je tiens à remercier de leur relecture et de leurs observations Michel Contini, Jean-Pierre Lai, Lucia Molinu, et Patric Sauzet. Mes plus sincères remerciements au professeur Witold Mańczak pour avoir bien voulu relire ce texte.

** ERSS (UMR 5610) – CNRS.

Le fonctionnement des faits sémiologiques – et dans la langue tout croisement de rapports constitue un signe – fait plutôt penser à des rayonnements partant de divers centres d'énergie. Une « classe » morphologique vivante est le champ d'action d'un foyer d'émission de la force « productrice », c'est-à-dire assimilatrice. Plus on est près du centre de ce foyer, et plus grande est l'action de cette force. Elle faiblit par contre vers la périphérie de cette classe, et au delà d'une certaine distance devient nulle.

(Karcevski S. (1932), « Autour d'un problème de morphologie », in *Annales Academiae Scientiarum Fennicae*, série B, t. 27. pp. 85-91).

0. Introduction

Les lignes qui suivent entendent aborder un phénomène véritablement microscopique de la morpho-syntaxe du sarde : il concerne en effet dans cette langue un nombre d'entités particulièrement réduit, limité qu'il est à quelques morphèmes et à quelques contextes morpho-syntaxiques. Il s'agit donc d'une question tout à fait périphérique aussi bien en termes structuraux que quantitatifs ; en même temps, la question soulevée présente l'intérêt de poser le problème de ces 'poches' que l'on rencontre au sein du système et qui forment un domaine clos, plus ou moins à l'écart des pressions de type paradigmatique et syntagmatique. Même si le phénomène étudié apparaît à maints égards comme aberrant, on peut toutefois émettre l'hypothèse qu'il est possible de ramener cette déviance à des principes plus généraux.

1. Données du problème

Les données que nous allons présenter et le problème qu'elles soulèvent représentent en effet un fragment minuscule de la morphosyntaxe du sarde : comme le montrent les exemples en 1., il existe en sarde une classe fermée d'items qui présentent à l'initiale un [d] non étymologique ; les contextes illustrés en 2. offrent des caractéristiques analogues, puisqu'ils montrent un [d] qui n'a aucune justification de nature 'diachronique'.

1.
 - a. deo ([dɛɔ] / dego ([dɛɣɔ]) / deu ([dɛu] < ego, 'moi')
 - b. derisi ([dɛrɪzi] < heri 'hier')
 - c. dondzi ([dɔndzi]) / dogni ([dɔɲi]) / dogna ([dɔɲa]) < omnis, 'chaque')
 - d. dognunu ([dɔɲunu]) < omnis unu, 'chacun')
2.
 - a. cun d'unu ([kun'dunu] 'avec un')
 - b. in d'unu ([in'dunu] 'dans un')

Les variantes *Deo / dego / deu* sont issues du latin *ego* ‘moi’ ; *derisi* dérive du latin *heri* ‘hier’, et les variantes *dondzi / dogni / dogna* dérivent quant à elles de *omnis*, de même que le pronom *dognunu*. Les combinaisons en 2. signifient littéralement ‘avec un’ et ‘dans un’, et l’on peut constater qu’apparaît entre les prépositions *cun / in* et l’indéfini *unu* un [d] dont la nature mérite d’être précisée. Ce [d] est du reste d’autant plus intrigant dans ce contexte qu’on ne peut même pas lui assigner la fonction de résoudre un hiatus. A vrai dire, on verra que les phénomènes en 1. et en 2. résultent d’opérations et de cheminements quelque peu différents ; nous ferons néanmoins l’hypothèse que les uns et les autres présentent le même formant parce qu’ils ressortissent de l’action de principes de structuration qui ont *convergé* de façon à en promouvoir l’émergence.

2. La prosthèse de [d]

2.1. Le cas du pronom de 1^{ère} pers. sg. *deo*

2.1.1. L’hypothèse de Schuchardt (1868)

Nous allons tout d’abord commencer par le cas du pronom *deo*, et par l’hypothèse que propose Schuchardt en 1868 ; le cas de ce pronom mérite du reste un traitement un peu à part pour des raisons que nous exposerons plus loin. Schuchardt remarque en effet dans sa thèse qu’un certain nombre de formes attestées dans le domaine roman présentent un [d] initial qui n’est pas étymologique et qui n’est pas non plus le signe d’un contenu sémantique particulier :

Wie oft ist – nach Diez selbst – ein bedeutungsloses *d* vorgeschlagen worden, welches bei Zeitwörtern, wie unterengad. *daschiar* = *aschiar* (**ausicare* von *ausus*), *duzar* = *auzar* (**altiare* von *altus*) der Praeposition *de-* entstammen mag, in pr. *dorca* (*orca*), *dorna* (*urna*), montales. *decco* (*echo*) rein euphonischer Natur ist. Im Logudoresischen besteht neben *eo* (*ego*) *deo* ; campidan. bloss *deu*. Logud. Untermundarten bieten *geo*, *zeo* (*z dolce*), *jeo* (fr. *j*), *dego* (Spano Ortogr. sarda I, 73, Anm. 1)). Wir können diese Formen nur in Uebereinstimmung bringen, wenn wir Prothese von *d* annehmen (*dego*, *deo*, *deu*, *d3eo*, *d3eo*, *3eo*), nicht, wenn wir mit Spano *geo* als Umstellung aus *ego* erklären » (Schuchardt 1868 : vol.III, 208)

(Combien de fois on a proposé – Diez le remarque lui-même – un *d* dépourvu de signification, qui dans les verbes comme l’engadinois du sud *daschiar* = *aschiar* (**ausicare* de *ausus*), *duzar* = *auzar* (**altiare* de *altus*) peut être issu de la préposition *de-*, et qui dans le pr. *dorca* (*orca*), *dorna* (*urna*), montales. *decco* (*echo*) est de nature purement euphonique. En Logoudorien, il existe *deo* à côté de *eo* (*ego*) ; le campidaniens a justement *deu*. Les dialectes logoudoriens du sud offrent *geo*, *zeo* (*z doux*), *jeo* (fr. *j*), *dego* (Spano Ortogr. sarda I, 73, Anm. 1)). On peut seulement mettre en accord ces formes, si l’on suppose une prosthèse de *d* (*dego*, *deo*, *deu*, *d3eo*, *d3eo*, *3eo*), non pas si, à l’instar de Spano, on explique *geo* comme une modification de *ego*.

Il ressort en somme de l'analyse de Schuchardt que le [d] de l'engadinois *daschiar* résulterait de la *coalescence* de la préposition *de* au mot suivant à initiale vocalique. La présentation de Schuchardt ne permet cependant pas de déterminer s'il considère également le [d] initial de *deo* comme étant lié à la préposition *de* – cette hypothèse pourrait néanmoins être inférée du contexte. Quoi qu'il en soit de cette question, il reste que dans chacun des cas cités par Schuchardt, le [d] initial est analysé comme étant de nature *prosthétique*, d'où il ressort que le pronom de première personne aussi relève de ce phénomène¹.

2.1.2. L'hypothèse de Wagner (1907) et (1941)

L'autre hypothèse qui mérite d'être signalée est celle du grand sardisant Max Leopold Wagner. Dans l'étude qu'il consacre en 1907 au développement du latin *ego* en sarde, Wagner signale en effet que le latin *ego* a donné dans le domaine sarde toute une série de formes différentes : on y rencontre à la fois des formes *sans* prosthèse – en l'occurrence *eo* et *eyo* – et des formes *avec* prosthèse, à savoir *deo* / *deyo* / *deu* / *jeo* / *džeo* / ou encore *žeo*. En réalité, il convient de préciser que l'essentiel de la discussion de Wagner tourne autour de la présence du [g] intervocalique et de sa raison d'être – d'après Wagner, ce [g] ne serait pas le [g] du latin *ego* mais bien une *épenthèse* dont il faudrait supposer l'existence à partir du latin vulgaire **eo*. La vélaire aurait donc été insérée ou plutôt réintroduite afin de résoudre le hiatus né de l'effacement de la consonne intervocalique. Concernant donc le [d] initial de *deo*, Wagner (1907 : 426) suggère qu'il résulte de la *combinaison* de la conjonction *et* et du pronom de première personne :

Pour expliquer le sarde *deo*, *deu*, on pense tout d'abord à la combinaison syntaxique *et ego*, qui aboutit, selon les lois phonétiques du sarde, à *ed eo* (*eyo*),

¹ Cf. également d'Ovidio (1886 : 29) : « Ad *eo* si riconnettono subito, da un lato, la forma apocopata *e'* ; dall'altro, la epentetica *ejo* pur dell'ant. venez., *eju* del còrso e del sd. sett. E vi si riconnette pur subito la forma *eu*, che è portoghese, rumena, provenzale, bassoengadina (*eug*, *eu*), leccese, calabrese, sicula, e si trova anche nel 'Poema della Passione'. Come pur vi si riconnettono le forme prostetiche *deo*, *deu*, di alcune varietà sarde. »
(A *eo* se rattache immédiatement, d'un côté la forme apocopée *e'* ; de l'autre, la forme épenthétique *ejo* qui est également celle de l'ancien vénitien, *eju* du corse et du sarde septentrional. Et s'y rattache aussi immédiatement la forme *eu* du portugais, du roumain, du provençal, du bas-engadinois (*eug*, *eu*), de Lecce, du calabrais, du sicilien, et elle se trouve également dans le 'Poema della Passione'. S'y rattachent aussi les formes prosthétiques *deo*, *deu* de certaines variétés sardes.)

et en campidanien à *ed eu*, puis à *deo, deu*. *Deo* se rapporte à *ed eo* comme *denti* (isolé ou après consonne) à *sa denti* et tout va bien².

En d'autres termes, l'émergence de formes telles que *deo* serait due à une « *unrichtige syntaktische Wortauffassung und Abtrennung* », c'est-à-dire à une interprétation et une segmentation syntaxique incorrecte du mot, analogue à celle que l'on trouve en français dans des formes telles que *dupe* ou *lierre* (cf. Horning 1897 : 454)³. Il ne fait pas de doute qu'il s'agit là d'un phénomène fréquent et particulièrement bien attesté ; il n'est pas sûr toutefois que la fréquence de la combinaison *et ego* ait été si élevée qu'elle induise plutôt que d'autres combinaisons une réanalyse de la suite segmentale. A vrai dire, comme le remarque Contini (1987), un certain nombre d'arguments concourent à analyser la forme *deo* et ses variantes comme résultant d'une évolution phonétique particulière.

2.1.3. L'hypothèse de Contini (1987)

Contini aborde en effet le problème du pronom de première personne *deu* dans sa thèse en 1987, et souscrit dans un premier temps à l'analyse de Wagner sus-mentionnée ; ainsi reconnaît-il que les contextes du type *et* + pronom ont pu donner lieu à une ré-analyse, mais il distingue en même temps le cas du pronom de première personne *ego* de celui des autres expressions

² Cf. également Wagner (1941/1984 : 347) : « Attraverso la fonetica sintattica, si possono spiegare i casi di alcuni vocaboli con *d-* preposta : *dèg.o, dèo* (*g'èo, dzèo*, ecc., v. § 377, accanto ad *èg.o, èo*, camp. *dèu*) da *et + ego* ; log. sett. *déris* 'ieri' = log. *éris = heri* (+ *et opp. de*) ; log. *dòndzi* accanto a *dòn'i, dòn'a*, quest'ultimo usato anche in camp. che però corrispondono probabilmente già all'it. *dogni per ogni* (pis. *dugni, dumni*, Malagòli, Letteratura vernacola pisana, p. 354 ; sic. *dogni*, Avolio, p. 40, nota). »

(Par la phonétique syntaxique, on peut expliquer le cas de certains mots avec un *d-* préposé : *dèg.o, dèo* (*g'èo, dzèo*, etc., v. § 377, à côté de *èg.o, èo*, camp. *dèu*) de *et + ego* ; log. sept. *déris* 'hier' = log. *éris = heri* (+ *et* ou bien *de*) ; log. *dòndzi* à côté de *dòn'i, dòn'a*, ce dernier utilisé également en camp. qui cependant correspondent probablement déjà à l'it. *dogni* pour *ogni* (pis. *dugni, dumni*, Malagòli, Letteratura vernacola pisana, p. 354 ; sic. *dogni*, Avolio, p. 40, note). »

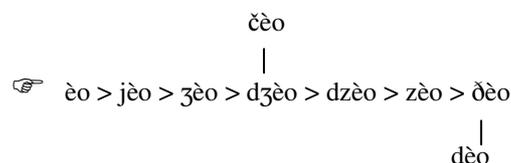
³ Cf. également Rohlfs (1966 : 477) : « Altre singolari consonanti in posizione iniziale deriveranno in parte da parole composte o da rafforzamento di prefissi : cfr. il piemontese *dürbí*, lombardo *derví* 'aprire' < *de-aprire* ; il toscano e umbro *decco* 'ecco' < *et-eccu* ; il toscano *desso* < *id-ipsu* ; il corso *dellu* 'desso' < *id-illu* ; il sardo *dèu* 'io' < *et-ego*. »

(D'autres consonnes singulières en position initiale dérivent sûrement en partie de mots composés ou de renforcements de préfixes : cfr. le piémontais *dürbí*, le lombard *derví* 'ouvrir' < *de-aprire* ; le toscan et l'ombrien *decco* 'voilà' < *et-eccu* ; le toscan *desso* < *id-ipsu* ; le corse *dellu* 'celui-là' < *id-illu* ; le sardo *dèu* 'moi' < *et-ego*.)

signalées en 1 et 2. Or, si d'après Contini le cas de *ego* doit être séparé des autres, c'est parce que le *d-* initial de *deo* n'est pas attesté dans la totalité du domaine sarde, et qu'il existe par ailleurs dans le domaine sarde des zones où le *t-* initial reste sourd y compris en phonétique syntaxique. Pour Contini (1987 : 90-91), la forme *deo* résulterait donc plutôt du renforcement initial d'une forme [jèø], et non d'une épenthèse :

« Le passage èø > jèø peut s'expliquer par un renforcement articuloire d'autant plus probable que le pronom personnel se situe fréquemment en début de phrase » (p. 91)

On aurait donc eu ici une évolution phonétique qu'avec Contini on peut résumer de la manière suivante :



Notons à ce titre que dans certains parlars franco-provençaux de la région Rhone-Alpes, on rencontre tout un éventail de pronoms de première personne du singulier parmi lesquelles, précisément, des formes qui présentent un [d] initial issu d'une affrication (cf. Isère : *de, dé, je, jé, j, dje, dze, dza, ze, yow, yo, you, mi, me, mé* ; Loire : *je, ze, dze, yow, you, yo, yeu, o, ou* ; Rhône : *dze, dje, je* ; Savoie : *de, dé, ze*, etc. (cf. Vignon 1899 : 12)⁴. Contini (op. cit., p. 91, note 12) rappelle également – à la suite de Wagner – que dans certaines variétés de l'espagnol, le pronom *yo* présente un glide initial qui peut passer à l'affriquée, d'où la forme *džo*⁵. Il semble donc que le même phénomène de fortition qui affecte les pronoms personnels soit attesté dans diverses zones de la Romania. Or, c'est en tant que *shifters* que les pronoms personnels connaissent un traitement phonologique particulier – Uspensky et Zhivov (1977 : 7 et suiv.) observent par exemple qu'en bariba, divers pronoms personnels présentent en position initiale les voyelles /a, i, u/ qui autrement n'apparaissent que dans les emprunts ; en russe, le /e/ du pronom démons-

⁴ « *Je* est sorti de *dje* par suppression de l'élément dental ; si c'est l'élément spirant qui disparaît, on a la forme *de*. Cette forme occupe un vaste domaine, assez bien délimité, qui comprend le nord de l'Isère, les Dombes, une partie du Bugey, le pays de Gex, la plus grande partie de la Savoie et de la Haute-Savoie. Ce domaine confine à celui du *je* au sud, et au sud-ouest, à l'ouest et au nord, à celui de *ze* et de *dze* ; à l'est, il atteint presque la frontière italienne, où l'on trouve *ze* et de *ze*. » (p. 25).

⁵ Espinosa (1911 : 266) mentionne en espagnol du Nouveau Mexique les formes pronominales de première personne *yo, žo*, et *ğo*.

tratif *ètot* n'est également attesté en position initiale que dans les emprunts et les interjections. D'autre part, concernant en particulier le pronom de première personne du singulier, on remarquera qu'il occupe dans le système de coordonnées énonciatives une place centrale qui le met sur un plan tout à fait à part ; comme l'observe Hampshire (1959 : 87),

[...] the pronoun 'I' and the first person singular form in general, is more than just one more demonstrative device in language, parallel and on the same level with 'this' and 'that', and with the other personal pronouns. The first personal singular is the nucleus on which all the other referential devices depend... The final point of reference, by which a statement is attached to reality, is the speaker's reference to himself, as one thing, and one person, among others.

Il ne s'agit évidemment pas de nier que la position syntaxique évoquée par Contini ait pu contribuer à l'évolution phonétique particulière du pronom de première personne, mais en dernière instance, c'est de notre point de vue au statut référentiel de ce dernier qu'il convient d'attribuer cette évolution phonétique aberrante – le pronom de l'ancien français *gié* résulte lui aussi d'une évolution phonétique particulière ; une évolution phonétique normale aurait en effet produit une forme **ié*, au même titre du reste que l'adverbe *hēri* a donné *hier* et non pas **jer* ou **gier* (cf. Wallensköld 1929 : 315). Aussi convient-il de préciser que le phénomène de fortition qui est ici à l'oeuvre désigne la *nature* du phénomène responsable du [d] initial ; mais la *forme* que prend ce phénomène en sarde est celui d'une prosthèse consonantique. On peut du reste retrouver un type de prosthèse analogue en italo-roman aussi bien dans la flexion verbale que dans la flexion nominale (cf. Rohlfs 1966 : I, 476) :

Come vocale prostetica è anche da considerare *j* nell'imperfetto di 'essere' e nei continuatori di *est* e 'essere', in quelle zone dove non è pensabile la dittongazione di *ē > ie* : cfr. in siciliano orientale *jè* 'è' ; nella Calabria settentrionale (per esempio a Morano), *jèssi* 'essere', *jè* 'è', *jèrasi* 'tu eri' ; nella Calabria meridionale (Briatico) *jèni* 'è', *jèra* 'era', *jèramu* 'eravamo'. – Va posto qui anche il calabrese meridionale (dove il dittongo *ie* non esiste) *jèu* < *èu* 'io'.

(Comme voyelle prosthétique, il faut également considérer *j* à l'imparfait du verbe 'être' et dans les continueurs de *est* et 'être', dans les zones où la diphtongaison de *ē > ie* n'est pas concevable ; cfr. en sicilien oriental *jè* 'è' ; dans la Calabre septentrionale (par ex. à Morano), *jèssi* 'être', *jè* 'il / elle est', *jèrasi* 'tu étais' ; dans la Calabre méridionale (Briatico) *jèni* 'il / elle est', *jèra* 'il / elle était', *jèramu* 'nous étions'. – Il faut compter également ici le calabrais méridional (où la diphtongue *ie* n'existe pas) *jèu* < *èu* 'moi'.")

Rohlfs signale ici essentiellement des formes verbales à élément prosthétique (*jè* pour *è*, ou *jèssi* pour *essi* en calabrais) ; mais il signale également le cas du pronom de première personne du singulier *jeu* issu de *eu*. Or, il convient

d'insister sur le fait signalé par Rohlfs que *jeu* en calabrais ne peut pas résulter d'une diphthongaison ; de la même manière, la forme *jeo* qui en sarde aboutit à *deo* ne peut pas non plus résulter d'une diphthongaison, cette dernière étant inconnue en sarde. On peut donc conclure que le *j* de *jeo* qui aboutit à *deo* en sarde représente bien, tout comme le *j* du pronom *jeu* en calabrais ou en roumain un élément de nature prosthétique (cf. Miklosich 1882 et Lausberg 1976 : I : § 191 : 224)⁶.

2.2. Le cas des indéfinis *dogni / dogna et dognum*

On peut à présent s'interroger sur la nature de la consonne initiale des distributifs *dogni / dogna et dognum* et se demander si là aussi on n'aurait pas affaire à un élément de nature prosthétique. L'une des hypothèses les plus vraisemblables voit dans la consonne initiale de ces formes la préposition *de* agglomérée à l'indéfini.

Telle est en effet l'hypothèse de Wagner (cf. DES, II, 188), d'après lequel la présence de la consonne initiale serait due à son *association* avec la préposition *de* ou avec sa variante (*d*)*ed* :

La forma con *-d* proviene dalla combinazione sintattica (*d*)*ed omnia* frequente nei testi antichi. (v. aussi Wagner 1941 : 333)

(La forme avec *-d* provient de la combinaison syntaxique (*d*)*ed omnia*, fréquente dans les textes anciens)

Aussi l'hypothèse de la *fusion* avec un élément précédent est-elle confirmée par de nombreuses formations dans diverses langues romanes, où des prépositions telles que *de* ou *à* ont effectivement eu tendance à s'agglutiner à toute une série d'éléments notamment adverbiaux ou prépositionnels. En français par exemple, il est bien connu que la préposition *dans* est issue de la fusion de *de + intus* ; cette fusion a du reste entraîné une *dissolution* des éléments composants, si bien que l'on a pu de nouveau adjoindre à la somme de ces éléments la préposition *de*, qui à son tour s'est de nouveau fondue

⁶ « Nel romeno, alla *e* iniziale viene preposta una [*y*] (non riprodotta nella grafia corrente) : ILLE *el* [*yel*]. Analogamente nel veglioto (anche dinanzi ad *a-* ed *u-*) : *ǰál* < ILLE, *ǰuárbul* < ARBORE, *ǰóiva* < UVA, *ǰóin* < UNU. Davanti a *uá*, compare anche una *g-* : *guápto* < OCTO. – Nei dialetti italiani meridionali, alle vocali *a, o, u* viene preposta una [*ɣ*], alle vocali *e, i*, una [*y*] : HOMINE > [*ɣómmine*], ILLU > [*yillu*]. » (Lausberg (1976 : 224 § 191))

(En roumain, on prépose un [*y*] au *e* initial (non reproduit dans la graphie courante) : ILLE *el* [*yel*]. D'une manière analogue en vegliote (également devant *a-* et *u-*) : *ǰál* < ILLE, *ǰuárbul* < ARBORE, *ǰóiva* < UVA, *ǰóin* < UNU.

On trouve devant *uá* un *g-* : *guápto* < OCTO. – Dans les dialectes italiens méridionaux, on prépose aux voyelles *a, o, u* un [*ɣ*], aux voyelles *e, i*, un [*y*] : HOMINE > [*ɣómmine*], ILLU > [*yillu*].)

avec *dans* pour donner *dedans*, d'où à présent des expressions telles que *de dedans*. Si la relation avec la préposition demeure dans un certain nombre de cas transparente (cf. *hors / dehors*, etc.), on peut néanmoins relever toute une série de formes où la fusion originaires avec la préposition n'est plus perceptible (cf. les conjonctions *donc, dunque*, qui dérivent de *de umquam*, ou encore l'adverbe *demain* (< *de mane*), qui mot à mot signifie 'à partir du matin'). En ce sens, il est tout à fait plausible de penser que la forme sarde *derisi* ('hier') dérive justement de la fusion de la préposition *de* et de la forme *heris*. Rien ne s'oppose donc à ce qu'on analyse d'une manière analogue les indéfinis *dogni / dogna / dogunu*. La situation est cependant plus complexe qu'il n'y paraît ; si en effet l'on considère avec Wagner que ces formes sont issues du syntagme *ded omnia*, il convient alors de s'interroger sur la nature de la consonne finale de la variante *ded* et sur son statut relativement au tout dans lequel elle entre. Pour tenter d'apporter des éléments de réponse à cette question, il importe de prendre en considération le contexte phonosyntaxique qui est celui de la préposition. Devant une initiale vocalique, les prépositions *a* et *de* pouvaient être suivies d'un [d] dont la justification est de toute évidence de résoudre la configuration hiatique ; aussi le [d] de la préposition *ad* se serait-il étendu ou propagé à la préposition *de* ainsi qu'à d'autres morphèmes dans le même contexte : on le retrouve en ancien italien non seulement dans la conjonction *ed* et dans la préposition *ad*, mais également après des subordonnants tels que *che* – d'où *ched* – ou *se* – d'où *sed* – ou encore après la conjonction *ma* – d'où *mad*.

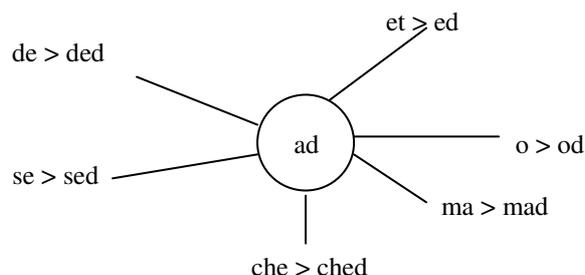
Sodann ist *ded* für *de* zu nennen : *ded omnia homine* 401, *de tres partes una ded omnia cantu aveat* 410, *in pena ded omnia cantu aviat* 410, vgl. noch *canta d aveat levata* 392, wo *d* nicht *inde* sein kann. Die gleichstellung von *de* und *ad*, die in diesem *ded* liegt, zeigt sich auch in *Mariane de tThori* 42, das allerdings vereinzelt ist. (Meyer-Lübke 1903 : 25)

(Aussi faut-il signaler *ded* pour *de* : *ded omnia homine* 401, *de tres partes una ded omnia cantu aveat* 410, *in pena ded omnia cantu aviat* 410, v. aussi *canta d aveat levata* 392, où *d* ne peut être *inde*. L'assimilation de *de* à *ad*, qui se manifeste dans ce *ded*, apparaît également dans *Mariane de tThori* 42, mais d'une manière sporadique.)

Pertanto *de* è stato trattato per analogia come *ad*, ciò che è facilmente comprensibile se si pensa che le funzioni sintattiche delle due preposizioni sono spesso simili. (Wagner 1941/1984 : 333, § 372)

(Aussi *de* s'est-il conformé à *ad* par analogie, ce qui se comprend facilement si l'on pense que les fonctions syntaxiques des deux prépositions sont souvent identiques.)

En somme, c'est par un mécanisme de *propagation analogique* que le [d] se serait étendu à la préposition *de*, suivant le modèle fournit par la préposition *a*⁷ :



Il ne fait donc pas de doute que – le sarde étant une langue qui interdit les consonnes en position finale absolue – les formes de la série *dogni / dogna / dognunu* ont pu d'autant plus facilement être pourvues d'une consonne initiale que, tout en pourvoyant la syllabe d'une attaque, elle permettait en même temps de résoudre les hiatus. Il ne fait pas de doute non plus que les combinaisons *et ego, et omnia / ded omnia* etc. ont pu jouer un rôle important dans la fixation du [d] initial. Précisons cependant que, y compris dans les textes anciens, la conjonction et la préposition sont suivies par bien d'autres termes dont l'initiale est vocalique. Pour autant, tous les termes à initiale vocalique que contient le lexique sarde n'ont pas donné lieu à une telle restructuration. Si donc on ne peut pas écarter l'hypothèse d'une ré-analyse morphosyntaxique qui aurait abouti au rattachement d'un segment à une entité à laquelle il n'était pas associé originellement, on peut également envisager que cette ré-analyse ait été facilitée voire impulsée par d'autres conditionnements que nous évoquerons plus loin. L'incidence de processus plus 'profonds' apparaît plus clairement encore dans le cas des séquences *kun d'unu / in d'unu* qui pour une part se rattache du reste à la même problématique.

⁷ « [...] Bien des phénomènes de la phonétique syntaxique doivent leur origine à l'analogie. [...] Les doubles formes telles que l'italien *e* et *ed*, *o* et *od* provoquent aussi pour des mots qui, à l'origine, se terminaient vocaliquement, l'insertion d'un *d* dans les cas où l'emploi de *ed*, *od* était exigé. Ainsi on trouve en a.-italien *ned* Pétrarque Sonn. VI, 93 : *ned ella* ; *sed* : *sed ella non ti crede* Dante Ball. [...]. Plus la dépendance de la finale des mots vis-à-vis de l'initiale du mot suivant est étroite, plus le nombre de ces 'fausses liaisons' est grand. [...] Tel est le cas v. g. pour le *t* de la 3^e pers. sing. dans la phrase interrogative *aime-t-il* qui est encore inconnu au XV^e siècle, mais qui s'explique par *voit-il, dort-il, fit-il* et par le pluriel *aiment-ils* (...) » (Meyer-Lübke (1890-1906 : Vol.1 : § 633 : 555-556)).

2.3. Les expressions *kun d'unu* et *in d'unu*

Les séquences *kun d'unu* / *in d'unu* / *in d'omnia* font partie de la seconde classe de contextes que nous avons signalée plus haut comme donnant lieu à l'émergence d'une consonne dont l'origine et la raison d'être ne laisse pas de poser des interrogations.

2.3.1. Contini (1987) et la 'consonne parasite'

Contini (1987 : 90) remarque dans sa thèse que ces séquences illustrent un phénomène fréquent dans la langue parlée, notamment après l'article indéfini *unu*. C'est ce qu'illustrent les deux exemples suivants qui lui sont empruntés :

- a. [indunuloɣu] : *in d'unu logu* 'dans un lieu'
- b. [kundunayàvana] : *cun d'una gavana* 'avec une serpe'

Partant du constat que la consonne [d] apparaît notamment après la nasale [n], Contini observe (note 8) :

A notre avis il est possible aussi d'expliquer *d* comme consonne parasite, notamment après *n* dans des séquences du type *in omnia* (aboutissant à *in^(d)omnia*) fréquentes aussi dans les anciens documents. Ce phénomène se produit couramment dans la langue parlée, notamment avec l'article indéfini : [in d unu loɣu] (= [in unu loɣu]) « dans un lieu » [kun d una ɣàvana] (= [kun una ɣàvana]) « avec une serpe ».

Il ne fait donc pas de doute d'une part que la consonne [d] représente bien un segment épenthétique – c'est-à-dire un segment *inséré* dans une suite segmentale où sa présence n'offre aucune justification étymologique – et il est particulièrement significatif d'autre part que le phénomène décrit par Contini se vérifie dans des contextes où l'on trouve à proximité une nasale. Contini laisse toutefois un peu dans l'ombre à la fois les raisons ou les causes de l'épenthèse, et le pourquoi du choix du segment [d] comme consonne épenthétique.

2.3.2. Bolognesi (1998)

Bolognesi (1998) aborde lui aussi dans sa thèse la question des séquences *kun d'unu* / *in d'unu* et propose donc une analyse que l'on peut rappeler ici brièvement. Après avoir précisé que les prépositions *in* et *kun* sont les seules formes qui en sarde se terminent par une consonne nasale, Bolognesi suggère que la contrainte responsable de l'épenthèse doit faire référence *directement* à l'item lexical *unu* ; de fait, l'épenthèse de la coronale ne se vérifie ni dans des expressions telles que **in [d] ungeria* ('en Hongrie'), ni dans des séquences

telles que **kun [d] umbertu* ('avec Umberto') : *in uŋgeria* et *kun umbertu* sans épenthèse sont seul possibles. De même, l'insertion de la consonne est exclue dans les suites **in [d] ot:u* ('en huit'), et **kun [d] undiŋi* ('avec onze') où les prépositions *in* et *kun* sont suivies de numéraux à initiale vocalique. Dans la mesure où l'épenthèse se vérifie exclusivement lorsque la préposition précède l'indéfini, la contrainte qui est à l'oeuvre doit faire explicitement référence aux items auxquels elle s'applique (cf. p. 459) :

[...] the constraint that requires the *Epenthesis* has to refer directly to the lexical item *unu* ('one'). In any other context, the Epenthesis is judged as ungrammatical [...].

Aussi les exemples ci-dessus montrent-ils que le segment [d] n'est pas inséré pour éviter une violation de la Condition *Onset*⁸ ; dans ce cas en effet, son insertion se vérifierait *chaque fois* que le phonème /n/ précède une voyelle, ce qui n'est pas le cas. D'autre part, l'épenthèse du segment [d] entraîne une violation de la contrainte universelle * *Coda*, qui en l'occurrence se situe en Campidanien très haut dans la hiérarchie de contraintes⁹. Pour rendre compte des séquences *kun d'unu* / *in d'unu*, Bolognesi pose donc une contrainte spécifique au sarde – placée plus haut dans la hiérarchie – qui violerait cette contrainte universelle et qui ferait référence à un item lexical déterminé :

In order for the form *kun[d]unu* to appear in the output, its competitor must be explicitly forbidden by a Campidanian-specific constraint : * *{...n unu}*. This follows from the fact that, from the point of view of syllabic wellformedness the winning form *kun•du•nu* violates the universal constraint * *Coda* and, therefore, makes a worse candidate than the syllabically perfect * *ku•nu•nu* which consists entirely of CV syllables. (Bolognesi 1998 : 461)

Bolognesi propose donc le tableau suivant, où des deux output possibles *kununu* et *kundunu*, *kundunu* sort vainqueur en dépit du fait qu'il viole la contrainte * *Coda*.

⁸ La condition *Onset* et la condition *Nucleus* stipulent que la sonorité d'une attaque et d'un noyau respectivement doivent contraster maximalelement ; les obstruantes – en particulier les occlusives sourdes – fournissent les meilleurs attaques ; les voyelles – en particulier la voyelle [a] – constituent les meilleurs noyaux (cf. Bolognesi (1998 : 359)).

⁹ « The constraint * *Coda* (the prohibition of post-nuclear consonants) is ranked very high in this language, causing the final obstruent to be parsed as an onset which, in turn, requires to be followed by an epenthetic nucleus. » (p. 89).

kun unu / kun [d] unu	* {...n unu}	* Coda
☞ kun [d] unu		*
kun unu	*!	

Il n'est évidemment pas question de discuter ici en détail les propositions de Bolognesi. Remarquons simplement que si * Coda est bien une contrainte universelle et si elle est effectivement active en sarde, on voit mal pourquoi elle serait détronée par une contrainte spécifique au sarde qui, en l'occurrence et en fait de contrainte, représente simplement une description du contexte particulier où l'alternance morphophonologique se vérifie. Il convient sans doute d'insister ici avec Bolognesi sur le fait que tout système comporte des phénomènes *idiosyncratiques*, des lieux de cristallisation où se nouent et se matérialisent d'une manière particulière certaines opérations. C'est de notre point de vue ce qu'illustrent les séquences *kun d'unu / in d'unu*, où il est possible d'entrevoir le résultat d'une opération que l'état de figement a désormais rendu opaque. En dépit de cette opacité, on peut cependant tenter de remonter au principe du phénomène et d'identifier sa raison d'être ; l'hypothèse qu'on aimerait développer se fonde sur l'idée que certaines configurations peuvent émerger de la convergence de conditionnements divers susceptibles de se nouer en un point donné. Concernant en particulier les séquences *kun d'unu / in d'unu / in d'ogna* – d'où aussi la série *dondzi / doñi / doñunu* – on peut supposer qu'en dehors de l'incidence de la préposition *de* et de la part qu'elle prend dans un certain nombre de réfections, il convient de prendre en considération le fait que le segment *-t* représente l'exposant de la troisième personne du singulier et que cette dernière peut constituer le point de départ de restructurations morphologiques¹⁰.

¹⁰ Concernant le rôle de la préposition *de*, Salvioni (1902-5) rappelle que dans les chants populaires de la Haute-Italie on rencontre en fonction de sujet ou d'objet (ce dernier cas de figure étant plus fréquent) la forme *dun* au lieu de *un*. D'après Salvioni, l'utilisation de la préposition pour introduire l'objet aurait été généralisée à la fonction de sujet et de circonstant. On aurait donc eu non seulement *voria d'ün piatz*, *l'an vedü d'üna fiëta*, *cumprève d'üna curuna*, *l'an fàit d'üna gran festa*, etc., mais également *j'è d'ün arbolino*, *a j'è d'üna bargera*, *gh'è passato d'ün gentil galant*, *a j'è passà-je d'ün cavaliere*, ou encore en fonction de circonstant *l'an sià d'üna giurneja* ('hanno segato una giornata'), *d'üna noteja dormi con vui*. Sans doute pourrait-on imaginer une généralisation analogue en sarde. La différence fondamentale réside toutefois en ceci que la consonne [d] est en sarde insérée *essentiellement* dans les séquences *in unu / cun unu / in ognu* ; elle n'est pas préposée à l'indéfini d'une manière systématique. Il est d'autre part intéressant de constater que la forme *dun* signalée par Salvioni apparaît fréquemment en position intervocalique et souvent en présence de formes de troisième personne.

2.4. Le segment [d] comme ‘zéro’ morphologique

2.4.1. La troisième personne dans la morphologie verbale du sarde

Il est en effet intéressant de constater que le sarde a conservé le *-t* de troisième personne du singulier de la conjugaison latine (cf. *cantat, est*, etc.). Le tableau suivant présente le paradigme de diverses classes verbales au présent de l’indicatif :

Indicatif (ceo) kanto	Indicatif (ceo) bendo	Indicatif (ceo) drommo	Indicatif (ceo) so	Indicatif (ceo) appo
(tue) kantas	(tue) bendes	(tue) drommis	(tue) ses	(tue) as
(isse) kantat	(isse) bendet	(isse) drommit	(isse) est	(isse) at
(nois) kantamus	(nois) bendimus	(nois) drommimus	(nois) semus	(nois) amus
(bois) kantades	(bois) bendides	(bois) drommides	(bois) sedzis	(bois) adzis
(issos) kantan	(issos) benden	(issos) drommin	(issos) son	(issos) an

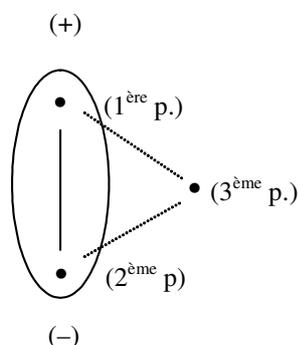
Aussi les paradigmes ci-dessus illustrent-ils clairement la conservation du *-t* final de la troisième personne du singulier ; précisons également que ce *-t* se sonorise en position finale absolue lorsqu’il est suivi d’une voyelle¹¹ : conformément à la contrainte qui interdit la présence de consonnes en position finale, une voyelle *épenthétique* est insérée qui représente la *copie* de la voyelle précédente (cf. [ˈkantaða] / ˈkantat / : ‘il / elle chante’ ; [drom:iði] / ˈdrom:it / : ‘il / elle dort’, etc.). Or, la forme de troisième personne du singulier présente des caractéristiques susceptibles d’en faire le point de départ de restructurations paradigmatiques.

2.4.2. Le statut de la troisième personne du singulier

Il n’est pas exceptionnel en effet que la troisième personne du singulier soit le point de départ d’une réanalyse qui lui confère le statut de zéro morphologique ; or, si sa désinence peut être réanalysée comme un zéro, c’est parce que la troisième personne du singulier constitue l’élément *neutre* du système de la personne : l’élément ‘neutre’ ou ‘non-marqué’ tire sa valeur du fait qu’il reste *en deça* d’une opposition donnée. Comme le montre le schéma suivant, la 3^{ème} personne trouve sa place *en-dehors* de la corrélation entre la première et la deuxième personne, dont l’opposition polaire constitue le noyau du système de la personne (cf. Brøndal 1937 ; Kuryłowicz 1964a)¹².

¹¹ « En sarde *t* persiste à la fin de la phrase, il passe à *d* devant les voyelles et tombe devant les consonnes : *amat, amad issu, ama su padre*. » (Meyer-Lübke (1890-1906 : § 552 : 494, t. I) ; v. également Wagner (1938 : 140 et suiv.) ; Molinu (1988-89) et (1999)).

¹² « La première et la deuxième personnes sont mutuellement polaires ; elles forment, à elles seules, le contraste fondamental de la catégorie. La troisième est neutre, donc à part. » (p. 177). Aussi Brøndal insiste-t-il sur le fait que les



Cette position particulière de la troisième personne du singulier a pour conséquence une différenciation majeure de cette dernière (avec par exemple des distinctions de genre et de nombre) et une fréquence majeure – on parle plus souvent du monde et des événements qui nous entourent que de soi-même¹³. Il s'ensuit également que la troisième personne du singulier est souvent non marquée du point de vue morphologique, et qu'elle est susceptible de voir propagé son exposant lorsqu'elle en a un, vide qu'il est du point de vue sémantique. C'est ce qu'illustrent les formes de prétérit du verbe *ber-* ('porter') en vieil-irlandais (cf. Watkins 1962 : 171 et Koch 1994 : 32) :

	I	II	III	IV	V
Sg1	ber-s-ū	ber-s-ū	ber-s-ū	ber-t-ū	-biurt
Sg2	ber-s-ī	ber-s-ī	ber-s-ī	ber-t-ī	-birt
Sg3	ber-s-t	ber-Ø-t	ber-t-Ø	ber-t-Ø	bert

La phase I du tableau ci-dessus représente le paradigme du verbe *ber-* 'porter' en proto-celtique. La phase II illustre l'effacement de la sifflante [s]

personnes telles qu'il les entend doivent être conçues comme des *positions* au sein d'espaces, positions qui bien évidemment peuvent être identifiées aux positions qu'occupent prototypiquement le locuteur et l'interlocuteur dans la situation de locution.

¹³ « En face de la 2^e et de la 1^{re} p. la 3^e p. du verbe est neutre : elle peut se rapporter indifféremment à une personne ou à un objet, ou un être animé mais non personnel. La désinence de la 3^e p. ne fait par conséquent qu'exclure le sujet parlant et l'interlocuteur en n'affirmant rien de positif sur le sujet de l'action. Au point de vue sémantique, sa désinence est redondante. Elle ne l'est pas au point de vue expressif si par expressivité, au sens *linguistique*, on entend un accroissement de la forme qui, sans changer son sens, lui prête plus de volume phonique. Ainsi s'explique la propagation de traits redondants dans des conditions favorables, due surtout à la pression des formes-bases sur les formes fondées. » (Kuryłowicz (1966-67 : 471-472)).

entre la sonorante et l'occlusive sourde. Au stade de la phase III, le *-t* final de la forme de troisième personne du singulier *bert* est réinterprété comme une pure marque de prétérit, la troisième personne étant *réanalysée* comme pourvue d'un zéro. A partir de là, de *nouvelles* formes de 1^{ère} et 2^{ème} personnes du singulier sont créées (cf. phase IV), et les désinences sont adjointes à un thème qui résulte donc de la réanalyse de la forme de troisième personne du singulier. La phase V présente enfin les formes attestées en vieil-irlandais, où le verbe est préfixé. Il apparaît donc clairement que le paradigme a été refait sur la forme de troisième personne du singulier. Aussi trouve-t-on en sanscrit un phénomène et une évolution analogues, où le mode précatif est bâti sur l'optatif aoriste de troisième personne du singulier. C'est ce qu'illustrent les formes du verbe *bhu-* ('être') :

	Optatif aoriste	Précatif
Sg1	bhū-yā-m	bhū-yās-am
Sg3	bhū-yā-s	bhū-yās
P11	bhū-yā-ma	bhū-yās-ma

En d'autres termes, la forme de troisième personne du singulier *bhū-yā-s* a là aussi été réanalysée comme contenant un zéro, d'où sa propagation à la totalité du paradigme :

The formal process of the replacement of the Sanskrit precativ is to be envisaged as the reinterpretation of the 3 sg. form with ending, here *bhūyā-s*, as containing a zero ending, i.e., *bhūyās-Ø*, with the *-s* part of the stem, to which the productive endings for other persons can be added. (Watkins 1962 : 91).

Il serait naturellement possible de multiplier les exemples de ce type : ils illustrent l'aptitude de la troisième personne du singulier à servir de base morphologique, et ce en vertu du fait que son exposant constitue un zéro sémantique. Il n'est donc pas absurde de mettre en rapport cette propriété de la troisième personne du singulier et les formes sardes que nous avons signalées plus haut. On peut faire l'hypothèse que l'exposant de la troisième personne a pu être sélectionné d'autant plus facilement qu'il est sémantiquement vide et qu'il porte avec lui le poids de la pression du paradigme, et non pas seulement d'une entité lexicale donnée¹⁴.

¹⁴ Précisons que la consonne épenthétique par excellence en sarde est la labiale [b] ; c'est ce que montrent les exemples ci-dessous, où le [b] n'est pas étymologique et résulte d'une insertion (cf. Contini (1987 : 73) ; v. également Schuchardt (1874 : 11)) :

- a. sa entàle → bentale ('la pointe de l'araire', < dentale, DES I, 46)
- b. su ilċu → bilċu ('le cercle', < circ(u)lu, DES I, 342)
- c. s uLteđđu → buLteđđu ('couteau', < cultellus, DES I, 597)

2.4.3. La propagation de la désinence de troisième personne -t

Comme nous avons eu l'occasion de le préciser, il n'est pas question de nier que certains environnements – en l'occurrence le voisinage de la préposition *de* – aient pu contribuer à l'émergence du segment [d] comme segment épenthétique. Il est cependant assez frappant de constater que les formes en 1c-d et 2a-b induisent dans la prédication un verbe à la troisième personne du singulier :

- a. Una die, **unu** sordadu americanu *intreit in d'una* domo cun sas busciacas pienas de ciculatinas.
(‘un jour, un soldat américain entra dans une maison les poches pleines de petits chocolats’).
- b. Unu (x) V.....-t (y)
- c. Ondzi (x) V.....-t (y)
- d. Ondzunu V.....-t (y)

L'indéfini *unu* marque la sélection et l'extraction aléatoire ou discriminante d'un individu au sein d'un ensemble donné, cet ensemble excluant naturellement les instances de discours. Dans l'exemple a. ci-dessus, l'individu est spécifique, c'est-à-dire qu'il est extrait sur la base de propriétés distinctives (cf. *celui-ci et non un autre*) et localisé relativement à des coordonnées spatio-temporelles déterminées. Aussi, comme l'illustre cet exemple, le verbe porte-t-il nécessairement la marque de troisième personne du singulier. Ajoutons que conformément à son origine, l'indéfini *unu* implique unité et indivision ; ce n'est donc pas un hasard si cette propriété se retrouve dans le distributif *ondzi / ondzunu*, qui pointe l'un après l'autre dans ce qu'ils ont de spécifique et d'irréductible chacun des membres d'une série. Dans un cas comme dans l'autre, c'est l'élément discret, l'individu en tant qu'*individu* qui constitue le point de départ de la construction référentielle. Là aussi, le distributif *ondzi / ondzunu* en fonction de sujet induit nécessairement sur le verbe la marque de troisième personne du singulier.

-
- d. bok(k)ire (‘tuer’, < occidere, DES II, 182)
 - e. bessire (‘sortir’, < exire, DES I, 434)
 - f. bandare (‘aller’, < ambulare (Levi 1909 : 210-211))
 - g. bintrare (‘entrer’, < intrare, DES I, 640)
 - h. baltu (‘haut’, < altu (Contini 1987))

A vrai dire, ces exemples regroupent deux cas de figure distincts : les cas où une consonne initiale a été effacée et a laissé place à la bilabiale – c'est le cas des exemples a-c – et les cas où un terme à initiale vocalique s'est vu adjoindre un [b] prosthétique – c'est le cas des exemples d-h. Au regard de ce tableau, on pourrait en principe s'attendre à ce que la bilabiale soit précisément insérée dans les contextes 1b-d et 2a-b. Si la dentale est sélectionnée au dépens de la bilabiale, c'est de notre point de vue en vertu de cette pression paradigmatique que nous venons d'évoquer.

L'idée que l'exposant de troisième personne du singulier ait pu être sélectionné à des fins morphophonologiques en vertu de sa valeur zéro pourrait a priori paraître étonnante. Elle n'est toutefois pas si étonnante dès lors que l'on songe à des exemples tels que *c'est lui qui t'encore une fois va ramasser le gros lot*, où dans le *fast speech* il est tout à fait possible de voir affleurer un *-t* en un point donné de la chaîne parlée – la fréquence et la prégnance du tour c'est X (où X représente un terme à initiale vocalique) est de toute évidence à l'origine de la propagation de la marque *-t* en position intervocalique. De la même manière, la propagation du *-t* de *est-il* dans des contextes où son insertion induit des séquences particulièrement marquées phonologiquement (i.e. *change-t-il* ; *porte-t-il*, etc.) ne peut s'expliquer que par la fréquence et la pression paradigmatique qu'exerce la troisième personne du singulier¹⁵. Peut-être objectera-t-on que ces exemples de restructuration trouvent essentiellement leur origine et leur domaine d'application dans la morphologie verbale. Rohlf's (1966) signale cependant en calabrais toute une série d'exemples qui illustrent l'irradiation de l'exposant de troisième personne du singulier *en-dehors* de la morphologie verbale. Dans les exemples suivants, la syllabe [di] est insérée en fin de mot afin de prévenir l'oxytonèse :

- a. èdi (< è < est ('il / elle est'))
- b. fadi (< fa < facet ('il / elle fait'))
- c. podi (< po < posset ('il / elle peut'))
- d. cantadi (< cantà < cantare ('chanter'))
- e. cchiúdi (< cchiú < plus ('plus'))
- f. dđadi (< dđa ('là'))
- g. picchídi (< picchí ('parce que'))
- h. tridi (< tri < tres ('trois'))

Si les exemples a-d illustrent l'insertion d'une syllabe épenthétique à la frontière droite de formes verbales – des formes de troisième personne du singulier en a-c et une forme infinitivale en d – il reste que cette syllabe s'étend à des catégories des plus diverses (adverbes, conjonctions, numéraux, etc.). Aussi le point fondamental est-il que cette syllabe épenthétique

¹⁵ « Il paraît probable que dans les exemples de ν ἐφελκυστικόν il y a une couche primaire où le n ou son manque s'expliquent par des facteurs morphologiques et phonétiques, et une couche secondaire, d'origine 'analogique', dont le ν doit être considéré – du moins du point de vue étymologique – comme une espèce de 'pataquès' (ce terme est loin d'être employé ici au sens péjoratif). Ainsi, par exemple, fr. *parle-t-il* ne doit pas être appelé 'pataquès' uniquement parce que la désinence latine *-t* n'a pu se maintenir qu'après consonne. Il s'agit de la propagation morphologique de *-t* de *sert-il*, etc. L'amuissement de *-t* de *sert* a entraîné le rapport *ser(t)* : *sert-il* avec le *t* apprécié comme consonne de liaison, d'où aussi *parle* : *parle-t-il*. » (Kuryłowicz (1972b : 290)).

trouverait son origine dans la forme verbale de troisième personne du singulier :

[...] nei dialetti settentrionali della provincia di Cosenza e nelle zone confinanti della Lucania meridionale, [...] la *t* finale della terza persona singolare si è conservata : si tratta di quella stessa zona, notevole anche per altri caratteri linguistici molto arcaici, nella quale si è conservata anche la *s* finale delle forme verbali della seconda persona [...]. E' chiaro che il *-di* paragogico deve essere in relazione con il carattere arcaico di questi dialetti. Esso dunque si sarà diffuso *per analogia* dalla 3a persona del verbo. (Rohlfs G. 1966 : 470)

(Dans les dialectes septentrionaux de la région de Cosenza et dans les zones frontalières de la Lucania méridionale, [...] le *t* final de la 3^e personne du singulier s'est conservé : il s'agit de la même zone, remarquable aussi pour d'autres traits linguistiques très archaïques, où le *s* final des formes verbales de la 2^e personne s'est conservé. [...] Il est clair que le *-di* paragogique doit être relié au caractère archaïque de ces dialectes. Il est donc probable qu'il se soit étendu par analogie à partir de la 3^e personne du verbe.)

Les données qui précèdent sont de notre point de vue autant d'arguments qui confirment le rôle essentiel de la troisième personne du singulier et de son exposant. Il convient cependant d'insister sur le fait qu'il ne s'agit pas là d'un paramètre unique mais d'un paramètre parmi d'autres et que leur *conjonction* est à l'origine des phénomènes auxquels ces lignes sont consacrées.

2.4.4. Epilogue sur les séquences *kun d'unu / in d'unu / in d'ogna*

Un certain nombre de considérations supplémentaires sont en effet nécessaires afin de dépeindre le tableau général du problème examiné. Nous avons dit que le segment [d] représentait un segment épenthétique que l'on pouvait mettre en relation avec la marque *-t* de troisième personne du singulier. Il est cependant un aspect que nous avons évoqué à diverses reprises et qui semble peser ici de tout son poids : il s'agit de l'effet de la *fréquence*. Nous avons en effet signalé plus haut l'observation fondamentale de Bolognesi d'après laquelle l'insertion du segment [d] n'est pas attestée dans des expressions telles que **in [d] ungeria* ('en Hongrie'), **kun [d] umbertu* ('avec Umberto'), **in [d] ot:u* ('en huit') ou encore **kun [d] undizi* ('avec onze'). De toute évidence, les séquences sus-mentionnées présentent un taux de fréquence plus élevé que ces dernières, qui de ce fait peuvent difficilement être entraînées sur la voie du figement. En ce sens, les expressions **kun unu / *in unu / *in ognu* offrent une stabilité et une assise majeures. Mais à son tour, cette stabilité et l'association de ces expressions à une représentation mentale unique est susceptible de les affecter en vertu même de leur récurrence et de leur *processing* comme unité. On sait que l'adjacence ou la proximité de nasales ou de liquides tend à induire des phénomènes de dissimilation. A titre d'exemple, les indéfinis catalan et

occitan *degun / degu / digus* (< *negun* < *nec unus* ‘personne’) résultent précisément d’une dissimilation (cf. Rohlfs 1970 : 191). Munthe (1891 : 230-231) signale d’ailleurs l’hypothèse d’après laquelle ce type de dissimilation aurait pu être facilité par des combinaisons telles que *nen ningun, sin ningun* :

« Diez, E. W. II^e s. v. *degun* (prov. und altleon.) nimmt an, es sei diese Form dem ahd. *dihein* nachgebildet ; Schuchardt (Die Cantes Flamencos, in dieser Zeitschr. V) meint, dass *denguno* durch Dissimilation aus *nenguno* entstanden (wobei Combinationen wie *nen nenguno, sin nengun, en nengun* der Dissimilation besonders förderlich sein mussten, vgl. Auch span. *péndola* = *pennola*). » (cf. également Staaff 1907)¹⁶

(Diez, E. W. II^e s. v. *degun* (ancien occ. et ancien léonais) suppose que cette forme reproduit l’ancien haut allemand *dihein* ; Schuchardt (Die Cantes Flamencos, dans ce numéro V) considère que *denguno* résulte de la dissimilation de *nenguno* (particulièrement favorisée par des combinaisons telles que *nen nenguno, sin nengun, en nengun*, compar. aussi l’esp. *péndola* = *pennola*).

De ce point de vue, il n’est pas absurde de considérer que l’insertion de la consonne [d] représente une stratégie d’autant plus efficace qu’en maximisant l’attaque, elle prévient ou bloque en même temps toute action dissimilatrice. Il existe en outre toute une série de phénomènes qui montrent d’une manière assez convaincante que toutes les consonnes et toutes les voyelles ne présentent pas la même aptitude à figurer respectivement en position d’attaque et de noyau. C’est cette aptitude relative qu’encodent la ‘hiérarchie des marges’ et la ‘hiérarchie des noyaux’ (cf. Clements 1997, Plénat 1999 : 192-193 et 2003 : 84-85) :

¹⁶ « And. *denguno* (astur. *dengun*) ist altspan. (Diez führt *degun* nur aus dem Fuero juzgo an) und prov. (*degun*) ; es liegt hier keine Nachbildung des ahd. *dih-ein* vor, wie Grimm und Diez meinen, sondern eine dissimilirende Abänderung aus altspan. *nenguno*, prov. *nengun* (*negun*) ; vgl. mail. *domá* = *non magis*, churw.-oberl. *dumbrar* = *numerare* (Ascoli Arch. glott. I 65) altfranz. *doment* = *nominant*, *dumne* = *numnam*, franz. *donc* = *nunc* oder *numquid* (Cornu Rom. VII 364f.), wie umgekehrt in dem französischen Kreolisch Westindiens in *nans* und *nonc d - n* zu *n - n* geworden ist. » (Schuchardt (1881 : 305)).

(And. *denguno* (astur. *dengun*) se trouve en ancien espagnol (Diez mentionne seulement *degun* dans le Fuero juzgo) et en ancien occitan (*degun*) ; il n’y a ici aucun calque de l’ancien haut allemand *dih-ein*, comme le pensent Grimm et Diez, mais un processus dissimilatoire à partir de l’ancien espagnol *nenguno*, ancien occ. *nengun* (*negun*) ; compar. milan. *domá* = *non magis*, churw.-oberl. *dumbrar* = *numerare* (Ascoli Arch. glott. I 65) ancien fr. *doment* = *nominant*, *dumne* = *numnam*, fr. *donc* = *nunc* ou *numquid* (Cornu Rom. VII 364f.), alors qu’à l’inverse dans les créoles français de l’Inde occidentale *d - n* dans *nans* et *nonc* a passé à *n - n*.)

Hiérarchie des noyaux

* N/t >> * N/d >> * N/s >> * N/z >> * N/n >> * N/r >> * N/i >> * N/a

Hiérarchie des marges

* M/a >> * M/i >> * M/r >> * M/n >> * M/z >> * M/s >> * M/d >> * M/t

La hiérarchie des noyaux et la hiérarchie des marges reflètent en effet la propension relative de certains segments à représenter, en fonction de leur sonorité, le noyau d'une syllabe ou sa marge : attaque ou coda. Plus un élément est placé haut dans l'échelle de sonorité, plus il devrait être apte à jouer le rôle de noyau de syllabe ; en revanche, moins un élément est situé haut dans cette même échelle, moins il devrait être associable au noyau. L'aptitude des segments à figurer en position d'attaque et de coda suit naturellement le cheminement inverse : moins un élément est situé haut dans l'échelle de sonorité, plus de chance il aura de pouvoir occuper la position d'attaque ou de coda de syllabe. Etant donné la proximité et l'affinité de la coronale [n] avec les voyelles, l'insertion de la consonne [d] et sa promotion dans la position d'attaque occupée par [n] trouve ici une justification supplémentaire.

Si donc on peut reconnaître aux expressions *kun d'unu / in d'unu / in d'ogna* un caractère idiosyncratique, il n'en demeure pas moins que leur forme répond à des principes généraux qui ici ou là laissent entrevoir leurs effets. On voit également par là qu'il n'est ni nécessaire ni souhaitable d'introduire une contrainte spécifique au sarde * {...n unu} qui dans la hiérarchie de contraintes sortirait gagnante¹⁷. On va voir en effet que l'occitan offre des données très proches de celles que présente le sarde.

¹⁷ Il n'est peut-être pas inutile de rappeler la définition et la nature des 'language specific constraints' auxquelles Bolognesi fait référence :
[...] I assume that the attested language-particular, 'non-grammatical', constraints, together with the language-particular ranking of the constraints, have the function of identifying linguistically a given social group. Since the function of these constraints is assumed to be strikingly different from the function of universal constraints, language-particular constraints are predicted to be 'weird', bizarre, idiosyncratic and to be scantily represented in the language. (...) A series of aberrant phenomena that are attested in the phonology of Campidanian must be attributed to language-specific constraints. In particular, some constraints refer to specific lexical items. Obviously, this condition holds only on a language-particular basis. (p. 447)

On ne discutera pas ici la question du statut 'grammatical' ou 'non grammatical' des *language-specific constraints* que signale Bolognesi. Remarquons simplement que le problème des expressions *kun d'unu / in d'unu / in d'ogna* se retrouve quasiment dans tout le domaine sarde (cf. Bottiglioni (1922)). En dehors même du domaine sarde, nous allons voir que l'occitan présente un phénomène en tous points similaire. De ce point de vue, il n'est pas

2.4.5. Notule sur l'alternance *dint'un* / *dink'un* en occitan

Il est assez surprenant de constater que l'occitan connaît une alternance tout à fait parallèle à celle que connaît le sarde : à la différence toutefois du sarde, la consonne qui apparaît entre la préposition et l'indéfini est soit [t] (cf. *dint'un* 'avec un'), soit [k] (cf. *dink'un* 'avec un'). Etant donné que la préposition occitane *dins* résulte de la fusion des prépositions *de* et *intus*, il est sans doute possible d'interpréter le [t] de l'expression *dint'un* comme le réaffleurement du *-t-* étymologique que l'on retrouve du reste également dans la forme *ta / enta* ('à' / 'pour' < *intus ad* (cf. Rohlfs 1970 : 200-201). Dans le cas de la variante *dink'un* cependant, la vélaire *-k-* n'a de toute évidence aucune justification étymologique. Sans doute pourrait-on voir dans ce *-k-* le résidu de l'adverbe agglutiné *hinc* (cf. *de hinc*) ; Rohlfs (op. cit.) signale d'ailleurs un certain nombre de formes qu'il analyse de cette manière. Il s'agit cependant de savoir pour quelle raison la consonne émerge essentiellement devant l'indéfini *un*. Camproux (1948 : 56-57) avance l'idée que la forme *dinc* serait composée de *din* + *que* au sens de 'dans seulement', et insiste sur la récurrence de la séquence *dinc* + *un* :

Devant consonne on emploie *din* ; devant voyelle on emploie tantôt *din*, tantôt *dinc*. [...] Il faut noter que les cas où *din dinc* peuvent se trouver devant une voyelle sont fort rares. Cela se produit à peu près exclusivement devant l'indéfini *un, una*, devant les démonstratifs *aquest, aquel, aquo*, etc..., devant les pronoms *el, ela, eles, elas* et *ieu* et enfin devant quelques noms de ville : *Avinhon, Aurenja*. Or quel est ici l'usage ? Devant *un una* on emploie toujours ou peu s'en faut *dinc*. Dans les autres cas on emploie *din* 'Din aquel ostau ; din Avinhon, din Aurenja.'

Si l'argument de la récurrence est effectivement fondamental, il semble cependant qu'un certain nombre de paramètres invitent à analyser le segment [k] comme une consonne épenthétique plutôt que comme la réduction d'une préposition ou d'une conjonction agglomérée¹⁸. Aussi voudrions-nous

évident que ce phénomène trouve purement et simplement sa raison d'être dans la nécessité de différencier les groupes socio-linguistiques.

¹⁸ Rappelons que déjà Chabaneau (1873) voyait dans le *-t-* de l'expression *dint'un* un élément épenthétique :

« Le limousin ayant peu de goût pour les consonnes finales, on conçoit que la paragoge des consonnes y soit fort rare. Je n'y en connais d'exemples certains que l'addition d'un *-t* à la préposition *din* et d'un *d* à la préposition *en* (= pr. *am* ou *amb*), lorsque le mot suivant commence par une voyelle. Ex. : *din-t-un an, end uno fenno*. » (Chabaneau (1873 : 662)). On peut lire également chez Constans (1880 : 69) l'observation suivante : « Le *g* est épenthétique dans les formes verbales de la 2^e conjugaison (*finigue*, etc.), comme nous le verrons plus loin, et sans doute aussi dans *régousà* (= fr. *rehausser*), avec le sens de *retrousser* (ses jupes). Il faut noter aussi les expressions *coumo-gu-el, coumo-gu-elo, ombe-gu-el*, etc. (= fr. comme lui, avec lui), bien plus fréquentes que les

A propos de certaines épenthèses en Sarde

suggérer ici une hypothèse dans le droit fil des considérations qui précèdent : *-t* et *-k* représentent la désinence de 3^e personne du singulier du parfait¹⁹. Or, la propagation de la forme de troisième personne du singulier est bien attestée en occitan. Bybee et Brewer (1980 : 210) signalent dans la morphologie verbale du parler de Clermont-Ferrand un nivellement paradigmatique analogue à celui que nous avons vu en sanscrit et en vieil-irlandais²⁰ :

	I	II
Sg1	canté-i	cantét-e
Sg2	canté-st	cantét-es
Sg3	canté-t	cantét-Ø
Pl1	canté-m	cantét-em
Pl2	canté-tz	cantét-etz
Pl3	canté-ren	cantét-on

Comme le montre le tableau ci-dessus, la désinence *-t* de troisième personne du singulier a été réanalysée comme zéro de personne et la forme *cantet* généralisée à la totalité du paradigme comme thème du parfait. Dans les parlers où le *-t* du parfait a laissé place à la vélaire *-k*, c'est également la forme de troisième personne du singulier en *-c* que l'on voit généralisée à l'ensemble du paradigme ; c'est ce qu'illustre le parler de Foix, où la vélaire

formes élidées *coum'el*, *omb'el*, etc, ou non élidées *coumo el*, etc. (on dit toujours *coumo ieu*, et l'épenthèse se réduit au cas où il y a le pronom de la troisième personne après *coumo*, *ombe*) ; et de plus l'intercalation du *c* (*qu*) dans le mot *din-c* devant une voyelle, après la chute de l'*s* étymologique : *din-c uno bilo* pour *dins uno bilo*, qui se dit aussi. »

¹⁹ « La 3^e pers. ne conserve plus le *-t* qu'au parfait : *chantet*, *mordet*, *sentit*, et ce *-t* est souvent remplacé par *-c*, ce qui n'est pas usité d'ordinaire : *anec*, *donec*, *preguec*, *cazec*, *mordec*, *bastic*, *faillic*, *moric*. » (Diez (1874 : II : 181)).

²⁰ Je remercie Patric Sauzet de me faire remarquer qu'en réalité le paradigme verbal devrait être le suivant, avec palatalisation de la consonne initiale du radical et ouverture de la voyelle thématique :

	I (paradigme médiéval)	II (paradigme auvergnat moderne)
Sg1	chantè-i	chantèt-e
Sg2	chantè-st	chantèt-es
Sg3	chantè-t	chantèt-Ø
Pl1	chanté-m	chantèt-em
Pl2	chantè-tz	chantèt-etz
Pl3	chantè-ron	chantèt-on

s'est sonorisée en position intervocalique (cf. Bybee et Brewer 1980 : 210-211)²¹ :

	paradigme de Foix
Sg1	cantégui
Sg2	cantégues
Sg3	cantéc
P11	cantèguem
P12	cantèguets
P13	cantèguen

Remarquons que le parfait constitue d'après les données de Bybee et Brewer le temps le plus fréquemment utilisé après le présent de l'indicatif (cf. p. 226-227) – on retrouve donc par là la problématique de la fréquence : dans la mesure où la désinence *-t / -k* représente un zéro morphologique et dans la mesure où les formes les plus récurrentes sont plus profondément imprimées dans la mémoire et donc plus susceptibles d'être activées, il est d'autant plus plausible de mettre en rapport cette désinence et l'élément épenthétique de l'alternance *dint'un / dink'un*²². Naturellement, l'hypothèse d'une

²¹ Ici aussi la voyelle tonique devrait être ouverte (cf. Patric Sauzet (c.p.)) :

	paradigme de Foix
Sg1	cantègui
Sg2	cantègues
Sg3	cantèc
P11	cantèguem
P12	cantèguets
P13	cantèguen

Bourciez (1927 : 116-117) note également que « [...] c'est de 3 *bec* qu'est sorti d'abord I *begui*, puis I *begui* a provoqué 3 *beguec*, lequel engendra finalement I *beguegui*. »

²² A priori, une autre analyse serait également possible : l'adjacence de la nasale [n] et de la fricative [s] dans la préposition *dins* peut donner lieu à l'émergence d'un élément transitoire dont la raison d'être est de nature essentiellement coarticulatoire ; comme le souligne Millardet (1910 : 95)

Entre [m] et [s], s'insère une occlusive labiale : c'est une occlusive vélaire qui apparaît naturellement entre [n] et [s] : *manx, manxs, mangs* manus ; *bonxs* bonos, *caminxs* *camminos, *morlanxs, franx*. Le [k] transitoire que décèlent ces graphies est en germe, à l'époque actuelle, dans les tracés de [*mans* > *manks*] et [*pléns* > *plénks*] à Mont-de-Marsan-45, où le [n] mesure 9 centièmes de seconde, le [s] 16 centièmes, et le phonème sourd intermédiaire 3 centièmes. L'adjonction d'un [t] entre [n] et [s] est parallèle.

propagation analogique à partir de la troisième personne du singulier du parfait, pour être crédible, mériterait d'être étayée par des considérations géolinguistiques concernant l'aire de diffusion de cette alternance. Des recherches ultérieures permettront sans doute de déterminer d'une manière plus précise sa répartition.

Nous avons vu que le sarde présente un certain nombre de formes qui contiennent une consonne que l'on peut interpréter comme épenthétique. Si dans le cas du pronom de première personne du singulier *deo* le segment [d] n'est pas lui-même à proprement parler épenthétique, il reste qu'il résulte selon toute vraisemblance de la fortition du glide [j] : comme dans d'autres parlers romans, le glide qui apparaît dans ce pronom n'est pas la manifestation d'une diphtongaison mais un élément épenthétique résultant d'un renforcement. Dans le cas des autres contextes que nous avons signalés, la promotion de la consonne [d] résulte sans doute de la convergence d'un faisceau de conditionnements : la nécessité de résoudre les configurations hiatiques a vraisemblablement contribué à promouvoir une consonne épenthétique dans une langue qui comme le sarde interdit les consonnes finales. La fréquence de certaines combinaisons entraîne par ailleurs des phénomènes de figement et de ré-analyse qui prennent une part essentielle au changement linguistique. L'émergence de la consonne [d] dans des expressions telles que *kun d'unu / in d'unu / in d'ogna* est directement liée à de tels phénomènes. En même temps, le choix de cette consonne s'éclaire dès lors que l'on prend en considération le statut de la troisième personne du singulier et l'exposant qui est le sien dans la morphologie verbale du sarde : diverses langues montrent des phénomènes de restructuration paradigmatique et de propagation analogique fondés sur la forme de troisième personne du singulier. De ce point de vue, il n'est pas absurde de considérer que l'exposant *-t* de la troisième personne du singulier a pu être sélectionné en vertu de sa valeur zéro et promu en-dehors même de la flexion verbale.

Références bibliographiques

- Allières, J. (1968), « La désinence *-k* de la 1^{ère} pers. du prétérit à Ourde (Hautes-Pyrénées) », *Via Domitia* 14, série 5, pp. 5-13.
Ascoli, G. I. (1905), « Intorno ai continuatori corsi del lat. *ipsu-* », *Studi Romanzi* 3, pp. 103-112.
Bolognesi, R. (1998), *The phonology of Campidanian Sardinian. A unitary account of a self-organizing structure*, Amsterdam.

Une analyse en termes coarticulaires ne rendrait cependant pas compte du fait signalé par Camproux selon lequel la consonne émerge d'une manière privilégiée dans les contextes où la préposition est suivie de l'indéfini *un*.

- Bottiglioni, G. (1922), *Leggende e tradizioni di Sardegna*, Olschki, Ginevra.
- Bourciez, J. (1927), *Recherches historiques et géographiques sur le parfait en Gascogne*, Bordeaux, Peret & Fils.
- Brøndal, V. (1937), « Omnis et Totus : analyse et étymologie », in *Mélanges linguistiques offerts à Holger Pedersen à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire*, Acta Jutlandica Aarsskrift for Aarhus Universitet, IX, Levin & Munksgaard, København, pp. 260-268.
- Brøndal, V. (1943), *Essais de linguistique générale*, Copenhague, Einar Munksgaard.
- Bybee, J. L. & Brewer, M. A. (1980), « Explanation in morphophonemics : changes in provençal and spanish preterite forms », *Lingua* 52, n°3-4, pp. 201-242.
- Camproux, C. (1948), « La préposition *din, dinc, dins* en gévaudan », *Annales de l'Istitut d'Etudes Occitanes* 1, pp. 56-58.
- Chabaneau, C. (1873), « Grammaire limousine », *Revue des Langues Romanes*, Vol. 4, pp. 650-670.
- Clédat, L. (1896), « Je et Gié », *Revue de Philologie Française et Provençale* 10, pp. 222-223.
- Clements, G. N. (1997), « Berber syllabification : derivations or constraints? », in Iggy Roca (ed.), *Derivations and constraints in phonology*, Oxford, Clarendon Press, pp. 289-330.
- Constans, L. (1880), *Essai sur l'histoire du sous-dialecte du Rouergue*, Montpellier, Société pour l'Etude des langues romanes / Paris, Maisonneuve.
- Contini, M. (1987), *Etude de géographie phonétique et de phonétique instrumentale du sarde*, Alessandria, Edizioni dell'Orso.
- Delogu, I. (1997), *Il Condaghe di San Pietro di Silki*. Testo Logudorese inedito dei secoli XI-XIII. Libreria Dessì Editrice, Sassari (traduzione e introduzione a cura di I. D.).
- Diez, F. (1874), *Grammaire des Langues Romanes*, Paris, Vieweg (3 vol.).
- Espinosa, A. M. (1911), « Studies in New Mexican Spanish. Part II : Morphology », *Revue de Dialectologie Romane* 3, pp. 251-286.
- Guarnerio, P. E. (1906), « L'antico campidanese dei sec. XI-XIII secondo "le antiche carte volgari dell'archivio arcivescovile di Cagliari" », *Studi Romanzi* 4, pp. 189-259.
- Hampshire, S. (1959), *Thought and Language*, London, Chatto and Windus.
- Hofmann, G. (1885), *Die Logudoresische und Campidanesische Mundart*, Marburg.
- Horning, A. (1897), « Zur Wortgeschichte », *Zeitschrift für Romanische Philologie* 21, pp. 449-460.
- Karcevski, S. (1932), « Autour d'un problème de morphologie », *Annales Academiae Scientiarum Fennicae*, série B, t. 27, pp. 85-91.
- Koch, H. (1994), « The Creation of Morphological Zeroes », *Yearbook of Morphology*, pp. 31-71.

- Kuryłowicz, J. (1962), « The evolution of grammatical categories », *Esquisses Linguistiques I*, München, Wilhelm Fink Verlag, pp. 38-54.
- Kuryłowicz, J. (1964a), *The Inflectional Categories of Indo-European*, Heidelberg. Carl Winter.
- Kuryłowicz, J. (1964b), « On the methods of internal reconstruction », *Esquisses Linguistiques II*, München, Wilhelm Fink Verlag, pp. 93-120.
- Kuryłowicz, J. (1966-67), « Sur une particularité de la conjugaison slave », *Esquisses Linguistiques II*, München, Wilhelm Fink Verlag, pp. 470-474.
- Kuryłowicz, J. (1967), « Slavic DAMB: A problem of methodology », *Esquisses Linguistiques I*, München, Wilhelm Fink Verlag, pp. 465-469.
- Kuryłowicz, J. (1970), « Linguistics of To-day », *Esquisses Linguistiques I*, München, Wilhelm Fink Verlag, pp. 9-29.
- Kuryłowicz, J. (1972a), « The Role of Deictic Elements in Linguistic Evolution », in *Esquisses Linguistiques II*, München, Wilhelm Fink Verlag, pp. 121-130.
- Kuryłowicz, J. (1972b), « L'origine de ν ἐφελκυστικόν », *Esquisses Linguistiques I*, München, Wilhelm Fink Verlag, pp. 121-130.
- Kuryłowicz, J. (1977), *Problèmes de linguistique indo-européenne*, Prace Językoznawcze 9, Wrocław / Warszawa / Kraków / Gdańsk, Polska Akademia Nauk.
- Lausberg, H. (1976), *Linguistica romanza*, Vol.1 *Fonetica*, Milano, Feltrinelli.
- Lausberg, H. (1976), *Linguistica romanza*, Vol.2 *Morfologia*, Milano, Feltrinelli.
- Levi, A. (1909), « Etimologie italiane », *Studi Romanzi* 6, pp. 211-217.
- Mańczak, W. (1958), « Tendances générales des changements analogiques », *Lingua* 7, pp. 298-325, 387-420.
- Mańczak, W. (1963), « Tendances générales du développement morphologique », *Lingua* 12/1, pp. 19-38.
- Meunier, J.-M. (1912), *Etude morphologique sur les pronoms personnels dans les parlers actuels du nivernais*, Paris, Champion / Nevers, Mazon (Thèse de Paris).
- Meyer-Lübke, W. (1890), *Grammaire des langues romanes* (3 vol.).
- Meyer-Lübke, W. (1903), « Zur kenntnis des Altlogudoresischen », *Sitzungsberichte der Kaiserlich Akademie der Wissenschaften zu Wien*, Phil. Hist. Kl., Bd. CXLV, abh.5, pp. 1-76.
- Miklosich, F. (1882), « Beiträge zur lautlehre der rumunischen dialekte. Vocalismus II. », *Sitzungsberichte der Kaiserlich Akademie der Wissenschaften zu Wien*, Phil. Hist. Kl., Bd. CXLV, abh.5, pp. 5-74.
- Millardet, G. (1910), *Etudes de Dialectologie Landaise. Le développement des phonèmes additionnels*, Toulouse, Edouard Privat.

- Molinu, L. (1988-89), *Morfologia verbale del Buddusoino (varietà logudorese di Buddusò)*, Tesi di Laurea dell'Università di Pisa.
- Molinu, L. (1999), « Morfologia logudorese », in Bolognesi R. & Helsloot K. (eds), *La lingua sarda. L'identità socioculturale della Sardegna nel prossimo millennio*, Atti del Convegno di Quartu Sant'Elena, 9-10 maggio 1997, Cagliari, Condaghes, pp. 127-136.
- Munthe, Å. W. (1891), « Vermischte spanische Beiträge », *Zeitschrift für Romanische Philologie* 15, pp. 228-232.
- Ovidio, F. d' (1886), « Ricerche sui pronomi personali e possessivi neolatini », *Archivio Glottologico Italiano*, Vol. 9. pp. 25-101.
- Plénat, M. (1999), « Prolégomènes à une étude variationniste des hypocoristiques à redoublement en français », *Cahiers de Grammaire* 24, pp. 183-219.
- Plénat, M. (2003), « L'optimisation des attaques dans les hypocoristiques espagnols », *Langages* 152, pp. 78-101.
- Rohlf, G. (1966), *Grammatica Storica della Lingua Italiana e dei suoi Dialetti. Fonetica*, Coll. Piccola Biblioteca Einaudi, 148, Torino, Einaudi.
- Rohlf, G. (1968), *Grammatica Storica della Lingua Italiana e dei suoi Dialetti. Morfologia*, Coll. Piccola Biblioteca Einaudi, 149, Torino, Einaudi.
- Rohlf, G. (1970), *Le gascon. Études de philologie Pyrénéenne*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag.
- Ronjat, J. (1913), *Essai de Syntaxe des parlers provençaux modernes*, Macon, Protat Frères (Thèse de Paris).
- Salvioni, C. (1902-5), « Di *dun* per *un* nella poesia popolare alto-italiana », *Archivio Glottologico Italiano* 16. pp. 1-7.
- Schuchardt, H. (1868), *Der Vokalismus des Vulgärlateins*, Vol.III, Leipzig, Teubner.
- Schuchardt, H. (1874), « Phonétique comparée. Les modifications syntactiques de la consonne initiale dans les dialectes de la Sardaigne, du centre et du sud de l'Italie », *Romania* 3, pp. 1-30.
- Schuchardt, H. (1881), « Die Cantes Flamencos », *Zeitschrift für Romanische Philologie* 5, pp. 249-322.
- Staaff, E. (1907), *Etude sur l'ancien dialecte léonais d'après des chartes du XIIIe siècle*, Uppsala.
- Uspensky, B. A. & Zhivov, V. M. (1977), « Center – periphery opposition and language universals », *Linguistics* 196, pp. 5-24.
- Vignon, L. (1899), « Les patois de la région lyonnaise. Les pronoms personnels. I. Les pronoms sujets », *Revue de Philologie Française et de Littérature* 13, pp. 1-41.
- Wagner, M. L. (1907), « Le développement du latin *EGO* en sarde », *Romania* 36, pp. 420-428.

A propos de certaines épenthèses en Sarde

- Wagner, M. L. (1938), « Flessione nominale e verbale nel sardo antico e moderno », *L'Italia Dialettale* 14, pp. 93-170.
- Wagner, M. L. (1941), *Historische Lautlehre des Sardischen*, Halle, Max Niemeyer (trad. it. de Giulio Paulis avec introduction et appendice, *Fonetica storica del sardo*, Cagliari, Gianni Trois Editore, 1984).
- Wagner, M. L. (1960), *Dizionario etimologico sardo* (DES), I-III. Heidelberg 1960.
- Wallensköld, A. (1929), « Lat. *ego* en ancien français », *Mémoires de la Société Néophilologique de Helsingfors* 8, pp. 311-318.
- Zaun, O. (1917), *Die mundart von Aniane (Hérault) in alter und neuer zeit*, Halle, Max Niemeyer (Beihefte zur *Zeitschrift für Romanische Philologie* 61).